

« Danny et les flots bleus de l’océan »

Patricia Belzil

Numéro 72, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28783ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (1994). Compte rendu de [« Danny et les flots bleus de l’océan »]. *Jeu*, (72), 201–202.

et qui ne s'arrête que pour nourrir le petit chat (la vie est-elle encore possible ?). Un fils autiste, qui casse les pierres comme un être préhistorique et qui piétine les repous-ses. Une fille, morte, que l'on voit suspendue, tel un ange noir, au-dessus du trou d'eau et qui viendra s'y noyer en fin de parcours, tombée du pont dont l'image apparaît sur l'écran du fond. La catastrophe, ce peut être cette mort (suicide ?) de la fille, ce peut être une guerre, un glissement de terrain entraînant tout dans la boue, peu importe. Seul le résultat compte : le chaos qui désoriente. Ce peut être aussi, bien sûr, cet état léthargique dans lequel l'homme a sombré, engourdi par ce trop-plein d'images et de sons, de bruits (comme l'expérience à laquelle on nous convie), en fait, qui est inversement proportionnel au vide de l'existence et qui tue l'individualité. *Parcours scénographique* nous offre une version étriquée de la famille ; est-ce le dernier avatar de ce qui a nourri si longtemps la dramaturgie québécoise ?

Louise Vigeant

« Danny et les flots bleus de l'océan »

Texte de John Patrick Shanley ; traduction d'Yves Coderre. Mise en scène et scénographie : Jean Laliberté ; décor : Sylvain Malo et Sylvie Lacombe ; éclairages : Claude Boissonneault ; film : Éric Moynier. Avec Stéphan Côté (Danny) et Anne-Marie Desbiens (Roberta). Production du Théâtre Danger Public, présentée à la Licorne du 28 avril au 21 mai 1994.

Épaves

Voici une femme et un homme esseulés qui échangeront quelques mots dans un bar, puis décideront de finir la nuit ensemble. À trente ans, ils sont brisés par la vie : Roberta a eu un père incestueux ; Danny frappe quand il éprouve quelque émotion — il vient d'ailleurs de laisser un individu pour mort à l'issue d'une bagarre. Leur rencontre est un simulacre d'histoire d'amour, où ils feignent le romantisme, fort maladroitement car ils sont incapables d'accepter la tendresse et doutent qu'ils soient aimables. De crainte d'être dupes, ils tournent en dérision les compliments qu'ils s'inventent, les prétendent faux. Or, si le jeu est d'abord forcé, on comprend que peu à peu chacun voit, ou *veut voir*, en l'autre quelqu'un avec qui être heureux. D'ailleurs, Danny en viendra à demander à Roberta de l'épouser, et ils s'endormiront en rêvant d'un bonheur simple. Mais le lendemain, elle a repris ses défenses, se moque de lui, le traite de fou, de minable. Ils se rapprocheront de nouveau, s'efforceront de croire encore à un beau mariage en blanc. Pendant que ce rêve les berce, le décor de la chambre se replie sur eux, comme s'ils se trouvaient enfermés dans un téléviseur. On les verra alors, sur film,

avancer dans la mer... et laisser une épave, la robe de mariée, image finale qui suggère un suicide conjugal — ou du moins la mort de leur rêve.

La scène initiale, filmée elle aussi, où l'on voit les personnages attablés dans un bar avant qu'ils apparaissent en chair et en os, dans la même position, et celle de la fin donnaient au spectacle un encadrement cinématographique. On pouvait certes saisir le sens de la dernière utilisation du film ; peut-être l'impossible quête de rêves forgés par le cinéma, la télévision : dans le bar, on voyait en effet les protagonistes rivés à un téléviseur, absorbant sans broncher tout ce qui y défilait, du feuilleton mélo au film violent. En revanche, le passage de la réalité filmée à la réalité scénique, tel que proposé au début, ne m'a guère paru signifiant, quoiqu'il fût bien rendu sur le plan technique. En dépit de ce recours injustifié et d'une symbolisation laborieuse, avec la robe de mariée en épave et le truc de la télé qui « emprisonne dans le rêve », cette production avait d'indéniables qualités : la traduction du texte américain par Yves Coderre, qui prêtait aux personnages une langue âpre, évoquant bien la dureté du Bronx où le drame se déroule ; et, surtout, le jeu alerte des deux comédiens, Stéphane Côté et Anne-Marie Desbiens, très convaincants dans le registre du réalisme cru. Par sa direction d'acteur précise, le metteur en scène communiquait toute la détresse et la fragilité affectives de Danny et de Roberta. N'était-ce pas l'essentiel ?

Patricia Belzil



Photo : Jean Laliberté.